

cette corde d'une maison à l'autre, elle devient, suivant les Tibétains, un charme infailible contre le pouvoir des mauvais génies.

Le Boutan n'offre à la vue que des irrégularités extrêmement variées, des montagnes couvertes d'une éternelle verdure, et des forêts remplies d'arbres magnifiques. Tout espace qui ne paraît pas trop escarpé, et qui offre la moindre quantité de terre, est défriché et mis en culture; des murs en terrasse préviennent les éboulemens. Il n'y a donc point de vallée, point de pente douce où la main de l'agriculteur ne se soit exercée. Le pied de presque toutes les montagnes est baigné par un torrent rapide, et le sommet, ainsi que les flancs de plusieurs des plus hautes, sont couverts de villages bien peuplés, au milieu de jardins, de vergers et d'autres plantations. Le Boutan présente à la fois l'aspect de la nature la plus sauvage et les efforts du travail le plus assidu.

Le Tibet au contraire paraît au premier coup-d'œil un des pays les moins favorisés du ciel et le moins susceptibles de culture; il est hérissé de petites montagnes rocailleuses sur lesquelles on n'aperçoit aucune trace de végétation; ses plaines, d'une aridité effrayante, sont toujours rebelles sous la main qui tente d'en défricher quelque partie; son climat est excessivement froid, il oblige les habitans à chercher des abris dans les vallées

les plus profondes, dans les gorges des montagnes les plus abritées, et parmi les rochers dans les expositions les plus chaudes. Cependant la Providence, en distribuant avec impartialité ses dons aux différentes parties de la terre, n'a été injuste envers aucune. Si le Boutan est avantage d'un sol fertile, de forêts considérables, de fruits abondans, le Tibet possède des troupeaux immenses et des mines d'une richesse inépuisable. La végétation est extrêmement forte et riche dans le premier pays; les animaux se multiplient avec une prodigieuse fécondité dans le second. La quantité d'oiseaux sauvages, de gibier, de bêtes fauves, de bestiaux du Tibet, passe l'imagination. Dans le Boutan, à l'exception des singes, on ne voit guère que des animaux domestiques.

La plus grande partie du pays au nord de Phari, jusqu'à une distance de cinquante milles, ressemble à un désert. A Mainié, le terrain est plus découvert, l'aspect des arbres et des maisons paraît extrêmement agréable après les cantons affreux que l'on vient de traverser, et dont l'horreur surpasse tout ce que l'on a vu précédemment. »

Turner descendit ensuite dans la vallée de Djhansen-Djeng, fameuse par le drap qui s'y fabrique et dont il se fait une grande consommation. Il est d'un tissu très-serré et très-fort,

très-moelleux, souple et chaud. Il est ou brun ou blanc. Le couvent de Djhansen est très-grand. Le voisinage est rempli de mendiants, cependant la vallée est fertile.

Turner passa ensuite devant le château de Païnom ; à peu de distance on lui montra la maison dans laquelle le Techou-Lama actuel était né ; il y demeurerait avec son père et sa mère ; son père était oncle du Dalai-Lama.

Le lendemain Turner entra dans Techou-Loubou ; le soleil, faisant briller la dorure des dômes et des tours de ce lieu, produisait un spectacle magnifique et presque magique ; la vue en était éblouie. Turner et son compagnon traversèrent le monastère en montant une rue étroite ; on les conduisit dans des appartemens vastes, peints avec élégance et meublés avec somptuosité. Bientôt le régent et le sadik, son principal officier, envoyèrent féliciter Turner sur son heureuse arrivée, message qui fut accompagné de la remise d'écharpes de soie blanche ; Turner répondit à cette marque indispensable de politesse par une semblable.

Dès le lendemain il eut une première audience du régent, elle fut suivie de plusieurs autres entrevues, toutes très-amicales. Le régent et son ministre étaient vêtus en religieux. Le régent répondit au compliment de Turner de la part du

gouverneur général du Bengale, que le Techou-Lama actuel était le même que son prédécesseur ; même dans un âge si tendre, des signes de sagesse et de grandeur étaient empreints sur son front.

« Toutes nos pensées, ajouta-t-il, sont occupées de lui, tout notre temps est employé à prendre soin de sa personne ; c'est à la fois notre devoir et notre bonheur, et nous espérons qu'il sera bientôt en état de nous accorder ses bénédictions. » Le régent apprit ensuite que le jeune Lama devait sous peu de jours être conduit en grande pompe à Terpaling, monastère situé à deux journées de marche.

Turner aurait bien voulu voir cette cérémonie ; il en demanda la permission par Pouroungir ; celui-ci lui répondit de la part du régent que la présence des Chinois envoyés par leur empereur pour accompagner le Lama, l'empêchait de descendre à ses désirs.

Suivant le récit que Turner tint de la bouche de Pouroungir, le cortège du Lama fut si nombreux et si souvent arrêté par la foule de dévots qui se prosternaient sur le passage, que l'on mit deux jours à parcourir la distance de cinq lieues qui sépare Païnom de Terpaling.

Turner visita le tombeau du dernier Techou-Lama : il entra d'abord dans une cour entourée sur trois de ses côtés d'un péristyle destiné à abri-

ter les pèlerins et les dévots ; sur les murailles étaient peintes diverses figures gigantesques analogues à la mythologie tibétaine, et le dragon impérial de la Chine. Le portique est chargé de sculptures ; un prêtre assis lisait dans un grand livre ; ils sont plusieurs qui se relèvent alternativement pour prier et entretenir continuellement le feu sacré. Deux portes pesantes peintes en rouge avec des bossages dorés, firent trembler l'édifice lorsqu'en s'ouvrant, elles roulèrent sur leurs pivots. Turner reconnut alors que le monument qu'il venait de contempler n'était que l'enveloppe d'une pyramide magnifique. A sa base reposait le corps du Lama dans un cercueil d'or massif ; au sommet on voyait sa statue également en or, assise sous un dais, au bord duquel sont suspendus en festons les chapelets dont le Lama faisait usage pendant sa vie ; la plupart sont très-précieux ; d'autres objets non moins riches, qu'il avait reçus en présent, sont arrangés le long des côtés de la pyramide ; à droite est une autre statue du Lama en vermeil : le pavé est chargé de livres sacrés de la religion lamique.

Techou-Loumbou, qu'on nomme aussi Loubrong, est un grand couvent composé d'à peu près 400 maisons habitées par des ghilongs ; ce lieu renfermant de plus beaucoup de temples, de mausolées et le palais du Techou-Lama, est situé

dans le creux d'un rocher très-élevé, ouvert du côté du midi ; tous les bâtimens sont en pierre, ils ont au moins deux étages et des fenêtres, fermées avec des rideaux de moire noire. Le haut des murs est décoré d'ornemens cylindriques, les uns unis et couverts de drap noir avec des croix de toile blanche, d'autres en cuivre doré.

La plaine de Techou-Loumbou, parfaitement unie, s'étend du nord au sud, et a quinze milles dans sa plus grande longueur. Le roc qui la borne au nord, et sur lequel le couvent est situé, ne laisse qu'un étroit défilé entre ce fleuve et les montagnes à l'est : c'est par cette issue que le Païnom-Tchiron, après avoir arrosé la plaine, sort pour aller un peu plus loin se réunir au Brahmapoutre.

« Des fenêtres de mon appartement, dit Turner, je voyais devant moi la route du Boutan et du Bengale, à droite celles de Ladak, du Cachemir, des mines de plomb, de cuivre, de cinabre et d'or, de Tingh-Maidan et du Népal : à gauche celles de Lassa et de la Chine, au nord celle du territoire du Taranaout-Lama, limitrophe de la Russie et de la Sibérie ; ce pontife exerce une grande influence sur les hordes des Kalmouks. »

Le Tibet est le siège principal du bouddhisme. Bouddha y est adoré sous le nom de Chaghia-Mouni. Les Tibétains s'assemblent en grand

nombre dans les temples pour célébrer l'office ; ils chantent leurs hymnes alternativement en récitatif et en cœur, et s'accompagnent avec beaucoup d'instrumens très-bruyans. Ce peuple est exempt de beaucoup de préjugés mêlés au brahisme, et particulièrement de ceux qui concernent la distinction des castes et des préventions contre les étrangers.

A la tête de la hiérarchie ecclésiastique est placé le grand Lama immaculé, immortel substitut de Bouddha, et médiateur entre les hommes et l'Être suprême. Ses sectateurs le considèrent comme perpétuellement absorbé par ses devoirs religieux, et ne détournant son attention sur les mortels que pour les consoler et les encourager par sa bénédiction, et exercer le plus doux des attributs de la Toute-Puissance, la miséricorde et le pardon.

Le Lama est aussi le chef du gouvernement temporel ; c'est de lui que dérive le pouvoir et l'autorité. Un même esprit anime le système religieux et civil. Il y a une gradation non interrompue depuis le grand Lama jusqu'au jeune novice qui entre dans l'ordre des ghilongs.

La nation tibétaine est divisée en deux classes, l'une s'occupe des affaires terrestres, l'autre se consacre entièrement aux choses spirituelles. A l'époque du voyage de Turner, le couvent de

Techou-Loumbou renfermait trois mille sept cents ghilongs, qui se rassemblaient chaque jour dans le temple pour les exercices religieux. Lorsque les prêtres sont revêtus de leurs ornemens sacerdotaux, ils ont de longues robes de drap jaune avec un bonnet de la même couleur, qui est pointu, et dont les côtés descendent assez bas pour cacher les oreilles.

Il y a aussi des ânies ou religieuses ; bien que cloîtrées, elles peuvent pendant le jour recevoir la visite des hommes : pendant la nuit ceux-ci sont exclus des couvens des femmes.

Les lieux que les Hindous révèrent et où ils vont en pèlerinage, sont également sacrés pour les Tibétains. Des hommes gravissent sur les montagnes du Boutan et traversent une partie du Tibet, portant sur leurs épaules des vases remplis de l'eau du Gange ; elle est payée fort cher par les dévots.

La moitié des Tibétains travaille, l'autre prie ; tous partagent ensemble et avec le plus grand accord le fruit de leur labeur. Les Tibétains ne croient pas avoir besoin d'entretenir des armées pour défendre leur territoire. Toute leur confiance est dans la médiation du Lama ; ils sont persuadés que l'invincible bouclier de ce représentant de l'Être suprême peut les préserver de toutes les atteintes de leurs ennemis : la bénigne influence de sa doc-

trine leur apprend à être miséricordieux, humains, bienfaisans envers tout ce qui les entoure. « L'harmonie, l'affection mutuelle que je vis régner chez ce peuple, observe Turner, me prouvèrent qu'il était parfaitement heureux.

Quoique le Tibet ne soit pas directement soumis à l'empereur de la Chine, ce souverain y exerce une influence puissante; on le craint, on se garde de rien faire qui puisse lui déplaire. On a de l'aversion et de la défiance pour tous les Chinois qui viennent dans le pays.

La coutume la plus singulière du Tibet est celle qui rend une femme épouse de plusieurs maris; le choix d'une femme appartient à l'aîné de la famille, elle devient l'épouse de tous ses frères; on dit qu'elle est aussi jalouse de ses droits que le sont des beautés de leur harem les Musulmans et les autres peuples chez lesquels la polygamie est en usage.

Les chefs du gouvernement, les officiers de l'état, tous ceux qui aspirent à le devenir, regardent comme au-dessous de leur dignité et de leur devoir le soin d'avoir des enfans; ils l'abandonnent presque exclusivement aux gens du peuple. Ainsi, la religion et la population se réunissent, au Tibet, et au Boutan, pour s'opposer à l'accroissement de la population.

Les Tibétains considèrent le mariage comme un

fardeau si pesant, que tous les frères cherchent à le rendre plus léger en le partageant entre eux. Les ménages sont très-unis; les femmes occupent dans la société un rang plus distingué que leurs voisins dans l'Hindoustan. L'influence de la polyandrie, qui nous paraît si bizarre, n'a pas perverti le caractère du peuple. Turner dit qu'il n'en a pas vu qui possédât à un degré plus éminent la bonté et l'humanité.

Le 2 décembre Turner partit de Techou-Loumbou: les ruisseaux et les lacs étaient gelés; en passant il rendit visite au jeune Techou-Lama, dans son couvent de Terpaling. Il était assis sur une pile de coussins de soie: son père et sa mère se tenaient debout à sa gauche; à sa droite était un officier chargé de le servir. Turner, s'avançant vers lui, offrit une écharpe blanche et une filière de corail, le Lama les prit de sa main; le reste des présens fut déposé à ses pieds. Les gens de la suite de Turner entrèrent et se prosternèrent: l'enfant les regarda avec intérêt et parut satisfait de leur hommage. Pendant tout le temps que les Anglais furent dans la salle, il tint constamment les yeux fixés sur eux; lorsqu'ils eurent bu la première tasse de thé qu'on leur servit, il eut l'air mécontent de ce qu'on la laissait vide, et ne s'apaisa que lorsqu'on l'eut remplie de nouveau.

Turner, pour se conformer à l'étiquette, lui

adressa un discours, pendant lequel l'enfant le considéra avec beaucoup d'attention, et fit gracieusement plusieurs signes de tête indiquant qu'il comprenait ce qu'on lui disait, mais qu'il n'y pouvait pas répondre. Sans doute on avait pris beaucoup de peine pour le préparer à cette entrevue; ces efforts n'avaient pas été perdus; toutes ses actions annonçaient beaucoup d'intelligence, et semblaient ne venir que de lui-même, son père et sa mère le contemplaient avec l'air de la plus tendre affection. Il n'avait que dix-huit mois et ne parlait pas encore; il avait les traits réguliers, les yeux noirs, une physionomie heureuse, le teint un peu brun et animé.

Dans une seconde visite au Techou-Lama, Turner reçut les dépêches et les présens qu'il envoyait au gouverneur général du Bengale. Il exprima au jeune enfant le désir de lui présenter encore une fois son respect quand il serait plus avancé en âge.

En traversant le Tibet et le Boutan pour retourner au Bengale, Turner remarqua que chaque jour le froid prenait plus d'intensité; tous les lacs étaient gelés. Il revit le deb - radjah qui l'accueillit amicalement, et, au commencement de 1784, arriva près du gouverneur général à Patna.

VOYAGE

DANS LE SILHET

PAR M. ALFRED DUVAUCEL.

(1821.)

DEPUIS plusieurs années, M. Alfred Duvaucel, jeune naturaliste français, parcourt les Indes orientales. Après avoir fait une ample récolte d'objets nouveaux dans les environs de Chandernagor, il est allé à Malacca, à Singapore et à Bencoulen. De retour dans le Bengale, il s'occupait pendant quelques mois à mettre en ordre les notes nombreuses que lui avaient fournies ses excursions dans l'intérieur de Sumatra: puis il se prépara à quitter de nouveau sa petite retraite de Chandernagor pour aller explorer le Silhet, pays situé dans le nord-est du Bengale, peu connu des naturalistes et digne de leur curiosité.

Muni des lettres du marquis de Hastings, gouverneur général des Indes, lettres sans lesquelles un tel voyage eût été impossible, M. Duvaucel s'embarqua sur le Hougly le 22 juillet 1821, dans